MAGASIN THÉATRAL, COLLECTION A 3 S. LA FEUILLE.
CHEZ MARCHANT, EDITEUR, Boulevart St-Martin, N° 12.

LES FAUSSAIRES ANGLAIS,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES;

Par MM. de Laboullaye et Eugène Cormon.

Représenté, pour la première fois, sur le théatre de l'Ambigu-Comique, le 17 décembre 1833.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LORD HAVERELL.	MM. St-Ernest.	UN CRIEUR PUBLIC.	MM. Fleury.
SIR RICHARD, jeune magistrat.	Cullier.	UN OFFICIER.	Chazotte.
HARVEY, fermier de L. Haverell.	Montigny.	CLARISSE, fille de L. Haverell	Mmes Sophie.
DICKSON, paysan.	Prosper.	BETTY, femme de Dickson.	Chalbos.
WILLIAMS, domestique.	Fiot,	UNE PAYSANNE.	Héloïse.
PEARCE, domestique.	Jabinthe.	Soldats, Villageois, Dames, Messieurs.	
UN ALDERMAN.	Émile.		



ACTE I.

Une campagne à deux milles de Londres. A gauche le château de L. Haverell. Au fond un village. A droite un bosquet avec un banc.

SCÈNE PREMIÈRE.

BETTY, DICKSON, Paysans et Paysannes.

Ils ont tous des bouquets à la main. Au lever du rideau, Dickson et Betty arrivent en scène en se donnant le bras; ils viennent regarder dans le château, puis ils remontent la scène et font signe aux autres paysans d'avancer.

DICKSON. Par ici, vous autres, par ici!

BETTY. Vous pouvez avancer, il n'y a personne.

DICKSON. Lord Haverell et sa fille ne sont pas encore revenus; il faut les attendre.

BETTY. Et dès qu'ils arriveront, en avant les bouquets et les complimens! Le meilleur moyen de témoigner à Lord Haverell notre reconnaissance et notre dévouement, c'est de bien célébrer la fête de sa fille.

DICKSON. Il l'aime tant, sa fille!

BETTY. Et elle le mérite bien, car elle est si bonne qu'elle est jolie!

DICKSON. Et puis d'ailleurs, lord Haverell n'est-il pas notre bienfaiteur à tous? Il n'est pas un seul parmi nous à qui il n'ait rendu quelque service. Aussi dans tout le canton, on ne voit jamais un mendiant, jamais un ouvrier sans ouvrage. Il trouve moyen de faire du bien à tout le monde et sa maison est ouverte à tous les malheureux.

BETTY. Voilà ce qui s'appelle employer dignement sa fortune.

DICKSON. Eh! bien, quoique ça, à le voir on ne croirait pas qu'il a le cœur si bon et l'âme si généreuse.

BETTY. C'est vrai, au moins.

DICKSON. Il est souvent triste.

BETTY. Bourru.

DICKSON. Son front ne se déride que lorsqu'il parle de sa Clarisse.

BETTY. Un jour, il vous traite avec amitié, avec bienveillance; le lendemain, à peine s'il vous adresse la parole.

DICKSON, *à voix basse.* En un mot, il est diablement original, lord Haverell.

BETTY. Et ça n'empêche pas que lorsqu'on le connaît on l'aime tout de suite.

DICKSON. C'est lui, le voilà!

BETTY. Allons, attention.

N) 66774

SCENE II.

Les Mêmes, L. HAVERELL, CLARISSE.

Lord Haverell et sa fille arrivent par le fond. Tous les paysans, avec Dickson et Betty à leur tête, s'avancent vers eux et offrent leurs bouquets à Clarisse.

LES PAYSANS. Vive miss Clarisse!

CLARISSE, *prenant les bouquets.* Merci, mes bons amis, merci.

BETTY. Miss Clarisse, c'est aujourd'hui votre fête, et nous ne l'avons pas oublié.

DICKSON. Dickson, m'a dit notre femme hier soir, tu iras demain cueillir les plus belles fleurs de notre jardin, tu en feras deux bouquets, un pour moi, un pour toi, et à midi, au moment où miss Clarisse reviendra du sermon avec lord Haverell, nous irons nous mettre en sentinelle sur leur passage avec tous les habitans du pays.

BETTY. Pour lui offrir, cette année comme les autres, nos fleurs, nos vœux et notre amour.

LES PAYSANS. Vive miss Clarisse!

CLARISSE. Mes amis, je ne puis dire tout ce que j'éprouve de joie et de bonheur en ce moment.

DICKSON. J'aurais eu dix arpens de terre à labourer que je n'aurais pas touché à la charrue avant de vous avoir souhaité votre fête. N'est-ce pas vous autres?

LES PAYSANS. Oui, oui!

CLARISSE. Voyez donc, mon père, que ces bouquets sont beaux et avec quel empressement ils me sont offerts.

HAVERELL. Chère Clarisse!

CLARISSE. C'est à vous, mon père, que je dois un hommage si doux, si flatteur.

HAVERELL. A moi, Clarisse?

CLARISSE. Prenez en donc la moitié, vous dont les nombreux bienfaits se répandent chaque jour sur cette contrée, vous que chérissent ces braves paysans, vous qu'ils ont décoré si justement du beau nom de père des malheureux!.. Oh!.. à vous aussi ces fleurs, à vous leur hommage, à vous leur bénédiction!

Lord Haverell, vivement ému, presse sa fille sur son cœur.

LES PAYSANS. Vive lord Haverell!

HAVERELL. Je veux m'unir à vous pour que la fête de ma Clarisse soit un jour de plaisir et de joie pour tous. Clarisse, c'est toi que je charge de donner les ordres nécessaires. Que ce soir tout le monde se rassemble ici, devant le château.

CLARISSE. Je me charge de tout ordonner.

HAVERELL. Ce que tu feras sera bien fait et je l'approuve d'avance.

Clarisse va pour rentrer au château.

DICKSON, *regardant au loin.* Un cavalier se dirige par ici au galop.

CLARISSE, *regardant aussi.* C'est sir Richard Nelson.

DICKSON. Il s'arrête, il descend de cheval, le voilà qui vient de ce côté.

HAVERELL. Nous sommes revenus à propos pour le recevoir.

SCENE III.

Les Mêmes, Sir RICHARD.

Sir Richard arrive suivi d'un Jockey auquel il remet en entrant son chapeau et sa cravache. Il s'approche de lord Haverell qui lui présente la main, puis il salue respectueusement Clarisse.

RICHARD. Je devine, Mademoiselle, à ces fleurs que vous tenez à la main, que d'autres m'ont devancé et que j'arrive un peu tard. Permettez, cependant, que je vous offre aussi mes vœux et mon hommage.

CLARISSE. Sir Richard, cette attention de votre part...

RICHARD. Je ne fais que remplir un devoir qui m'est bien cher, et j'avoue que je serais peiné si je pouvais penser que mon arrivée ici vous a surprise.

HAVERELL. Mon cher Richard, voilà qui est on ne peut plus aimable. Mais comment avez-vous pu vous absenter de Londres aujourd'hui, accablé, commme vous l'êtes, d'affaires importantes.

RICHARD, *en regardant Clarisse.* Je les ai toutes oubliées... D'ailleurs, avec le désir de voir ceux que l'on aime... on est bien vite auprès d'eux... et il y a si peu de distance d'ici à Londres!

HAVERELL. Allons, puisque vous avez tant fait que d'abandonner la cité, j'espère que vous nous resterez toute la journée?

RICHARD. Certainement.

HAVERELL. A la bonne heure.

CLARISSE. Mon père, vous savez que j'ai des ordres à donner; sir Richard, vous m'excuserez.

HAVERELL. Va, mon enfant, sir Richard est de nos amis, il permettra...

RICHARD. Je serais désespéré que mon arrivée pût vous déranger en rien.

HAVERELL, *aux paysans.* Mes amis, à ce soir!

Les paysans sortent par le fond. Clarisse rentre dans le château, Richard l'accompagne, lui baise la main et la regarde s'éloigner.

SCENE IV.

SIR RICHARD, L. HAVERELL.

RICHARD. Combien vous devez être heu-

reux, Mylord, d'avoir une fille telle que miss Clarisse! beauté, grâces, talens, elle réunit tout ce qui fait l'ornement de son sexe.

HAVERELL. Rien ne pouvait m'être plus agréable, Richard, que de vous entendre parler ainsi.

RICHARD. Nous sommes seuls, Mylord, écoutez-moi, car j'éprouve le besoin de vous ouvrir mon âme.

HAVERELL. Parlez, sir Richard.

RICHARD. Vous connaissez mes sentimens pour miss Clarisse; je n'ai pu la voir sans éprouver pour elle l'amour le plus tendre. Devenir son époux, consacrer ma vie entière à son bonheur, au vôtre, voilà le but de mes espérances les plus chères; un mot de vous peut les détruire ou les réaliser.

HAVERELL. Ai-je donc besoin de vous faire une réponse? Depuis long-temps n'avez-vous pas deviné le vœu secret de mon cœur et pouvez-vous douter de mon consentement à une union que je désire autant que vous, sir Richard? (*Il lui tend la main.*) Quel parti plus avantageux pouvais-je souhaiter à ma Clarisse? Héritier d'une des premières familles de Londres, attaché à la magistrature, lancé dans la carrière la plus brillante, la plus honorable, quelle femme ne serait fière de porter votre nom? Et vos qualités personnelles ne me répondent-elles pas du bonheur de ma fille?

RICHARD. Ah! Mylord, je jure que votre attente ne sera pas trompée!

HAVERELL. J'accepte votre serment, Richard. En vous confiant ma Clarisse, c'est vous confier plus que ma vie, car je la donnerais sur l'heure pour cet enfant chéri, pour cet ange de douceur et de vertus!.. Ma fille!.. je l'aime tant... Et puis, c'est le portrait frappant de sa mère!.. Ma fille!.. ah! j'ai pour elle une tendresse sans bornes, un respect, une vénération qui ressemblent à un culte. Aussi toutes mes affections sont concentrées là, et si, dans mon cœur, il est à côté de l'amour de ma Clarisse, une place que je puisse donner à l'amitié, cette place, Richard, elle sera pour vous seul.

RICHARD. Et je m'en rendrai digne. Mais miss Clarisse m'a-t-elle jugé aussi favorablement que vous?

HAVERELL. Je suis certain qu'elle ne me désapprouvera pas. Mais quel est ce bruit?

Un homme paraît dans le fond; il bat un roulement de tambour, et bientôt plusieurs paysans se rassemblent autour de lui.

SCENE V.

LES MÊMES, UN CRIEUR PUBLIC, PAYSANS, PAYSANNES.

Ils occupent le milieu du théâtre. Haverell et Richard restent sur l'avant-scène, et écoutent attentivement. Peu à peu Haverell prend un air sombre et rêveur.

LE CRIEUR PUBLIC, *tirant de sa poche une pancarte qu'il déroule et qu'il lit.* « Le gouvernement, instruit qu'un nombre considérable de faux billets de banque a été répandu dans les environs de la capitale, a donné les ordres les plus sévères pour que la justice atteigne les coupables. Toutes les personnes qui auraient entre les mains de fausses bank-notes sont sommées de les remettre à l'autorité, et celles qui, au mépris de cette ordonnance, chercheraient à en mettre en circulation, seraient arrêtées et livrées aux tribunaux. »

Les paysans battent des mains et s'éloignent. Richard occupe le milieu de la scène.

RICHARD. Toujours ces fausses banck-notes! Conçoit-on que depuis des années le commerce anglais en soit infesté sans qu'on ait pu découvrir les misérables auteurs de ce crime! Ah! Mylord, quel service il rendrait à la société, celui qui, consacrant tous ses travaux, tous ses efforts à remonter à la source de cette fabrication, parviendrait à livrer les coupables! La sévérité de nos lois nous vengerait alors des maux qu'ils nous ont causés!

HAVERELL. Oui... vous avez raison... ce serait un grand service; mais sans doute, les criminels sont sûrs de l'impunité. Il est même probable qu'ils ne sont plus en Angleterre.

RICHARD. N'importe! Les recherches n'en doivent pas être moins actives.

HAVERELL. Je crains qu'elles n'aboutissent à rien.

RICHARD. Peut-être, Mylord.

HAVERELL, *étonné.* Que dites-vous?

RICHARD. Il faut que je vous fasse part de mes espérances. J'ai juré mort aux faussaires! Déjà j'ai fait des démarches qui ont été couronnées de quelque succès.

HAVERELL. Comment?

RICHARD. J'ai presque acquis la certitude que le foyer d'où sortent les fausses bank-notes est dans ce canton.

HAVERELL, *effrayé.* Dans ce canton?

RICHARD. Peut-être même à peu de distance d'ici!

HAVERELL. Mais qui peut vous faire croire?

RICHARD. J'ai observé que dans ce can-

ton, plus que dans tout autre, il circule beaucoup de faux billets, surtout à l'époque des marchés. Lundi dernier encore, à Richemond, un des plus riches marchands de grains en a reçu plusieurs. Il m'a fait ce matin sa déposition. Il m'a même communiqué certains soupçons que j'éclaircirai. Je me proposais devous consulter à cet égard.

HAVERELL, *vivement.* Moi!.. en quoi pourrais-je?..

RICHARD. Vous devez connaître presque tous les habitans des environs. Qu'est-ce qu'un certain Harvey?

HAVERELL, *dans le plus grand trouble.* Harvey, dites-vous?

RICHARD. Vous le connaissez?

HAVERELL. C'est un de mes fermiers.

RICHARD. Quelle opinion avez-vous de lui?

HAVERELL, *cherchant à se remettre.* Il est depuis long-temps à mon service... jamais je n'ai rien eu à lui reprocher. Est-ce lui qu'on accuserait? quelles sont les preuves? Ah! parlez! vous savez que la calomnie est prompte à se répandre, et les magistrats doivent se défendre de trop de précipitation!

RICHARD. Je vous ai dit, Mylord, que ce n'étaient encore que des conjectures. Quelques particularités dont je suis instruit et, pardessus tout, le mystère dont l'existence de cet homme est entourée, ont éveillé ma sollicitude. Il est possible que ces soupçons n'aient rien de fondé; l'intérêt que vous portez à Harvey, la confiance que vous lui accordez me rendront plus circonspect encore; mais, je le répète, je ne négligerai rien pour arriver à la vérité. Avec la protection du gouvernement et avec de la persévérance surtout, j'espère réussir.

HAVERELL. Je le souhaite bien vivement.

WILLIAMS, *sortant du château.* Mylord, on vous attend au salon.

HAVERELL. Je vais m'y rendre. Richard, vous venez avec moi.

RICHARD. Je vous suis.

Lord Haverell rentre avec Richard. Au même instant on voit Harvey paraître dans le fond. Il porte sous le bras un énorme sac d'argent. Il s'avance et regarde lord Haverell rentrer au château, puis il va s'asseoir sur le banc.

SCENE VI.

HARVEY, *seul.*

Sa fête, aujourd'hui!.. Et sans doute le château du noble lord Haverell est encombré de grands seigneurs, tous empressés de venir rendre hommage à sa fille! Et sans doute les paysans de ce canton ont été invités! Oh! personne n'aura été oublié!.. Lord Haverell aura pensé à tout le monde!.. excepté à moi! à moi qui l'ai fait ce qu'il est aujourd'hui! Maintenant arrivé au faîte des honneurs et des richesses, il dédaigne et méprise l'instrument qui l'a élevé. Eh! bien, je l'en ferai souvenir... Oui, ma résolution est prise! (*Il se lève.*) Dès demain, je parlerai! — Lord Haverell habite tour-à-tour, à la campagne un superbe château, à Londres un magnifique hôtel... moi, je vis depuis des années emprisonné dans une ferme bien triste, bien solitaire, à trois lieues dans les montagnes! — Lord Haverell est comblé d'égards, de titres, de distinctions.... moi je suis le fermier Harvey et rien de plus. — Lord Haverell est recherché de la noblesse, chéri de tout le monde.... moi je suis détesté dans tout le pays!... oh!.. il faudra que cela finisse! Assez long-temps j'ai souffert en silence... Je viens réclamer ma part de bonheur... et ce bonheur!.. je le trouverai là!.. auprès d'elle que j'aime depuis si long-temps!... Haverell!... malheur à toi si tu rejettes ma demande, si tu oublies qu'il est un secret qui unit nos deux destinées!... oh!... alors!... malheur à toi! — On vient!

Il va se rasseoir sur le banc.

SCÈNE VII.

PAYSANS, PAYSANNES, BETTY, HARVEY.

CHŒUR.

Venez, venez, accourez tous,
Voici l'instant du rendez-vous.
Que pour la fête
Chacun s'apprête,
Il faut se divertir,
Vive le plaisir!

BETTY.

A notre aimable maîtresse
Sachons prouver notre tendresse,
Allons,
Préparons
Nos jeux et nos chansons!

CHŒUR.

Venez, venez, accourez tous, etc.

Des domestiques sortent du château et apportent deux ou trois tables, puis des verres et des bouteilles. Les paysans rangent les tables dans le fond et placent des bancs tout au tour.

BETTY. Très-bien!.. des tables pour ces Messieurs!... Oh! les hommes!... les hommes!.. avec eux il n'y a pas de fête complète sans ça!

UNE PAYS. Mais où est donc Dickson?

BETTY. Il va venir... il est resté à la maison pour recevoir et payer des grains qu'il a achetés au dernier marché de Richemond; oh! je ne suis pas en peine de lui! — Ah!

ça, vous autres, dépêchez-vous! nous allons placer ces guirlandes ici, autour de ce bosquet. C'est là que sera miss Clarisse. (*Elle s'approche du banc sur lequel est assis Harvey.*) Un étranger! (*Harvey se retourne.*) Ah! c'est vous, Harvey.

LES PAYSANS. Harvey!..

HARVEY, *se levant.* Oui le fermier de lord Haverell, l'habitant de la ferme des montagnes qui vient prendre sa part de la fête. (*Rumeur parmi les paysans.*) Il paraît que vous ne vous attendiez pas à me voir ici!

BETTY. C'est que voyez-vous, M. Harvey, vous y venez si rarement.

HARVEY. C'est juste, mais à partir de ce jour j'y viendrai plus souvent.

BETTY, *en se reculant peu à peu.* Ah! vous viendrez plus souvent?...

HARVEY. Oui.

BETTY. Tant mieux!.. nous vous aimons tous beaucoup.

Elle lui tourne le dos, tout le monde en fait autant.

HARVEY. Il y paraît!

BETTY, *à part, au milieu des autres femmes.* Cet homme m'effraye.

UNE PAYSANNE. Son regard a quelque chose de dur.

BETTY. De sinistre.

LA PAYSANNE. Il avait bien besoin de venir ici!

BETTY. Avec ça qu'on fait courir de mauvais bruits sur son compte. Mais silence, voici Mylord.

SCENE VIII.

LES MÊMES, L. HAVERELL.

Pendant cette scène les paysans sont dans le fond, ils achèvent de ranger les tables; les paysannes attachent des guirlandes au bosquet. Haverell et Harvey sont sur l'avant-scène.

HAVERELL, *aux paysans.* C'est bien, je suis aise de vous voir exacts à revenir.

HARVEY, *s'approchant d'Haverell.* Mylord!

HAVERELL, *en se retournant.* C'est vous, Harvey!

HARVEY. Oui, Mylord.

HAVERELL, *brusquement.* Que venez-vous faire ici?

HARVEY, *lui présentant le sac d'argent.* Vous apporter l'argent de vos fermages.

HAVERELL. C'est bon, donnez. (*Il prend le sac et le remet à un domestique.*) Portez ceci dans mon cabinet.

HARVEY, *lui présentant des papiers.* Voici mes comptes!

HAVERELL. C'est inutile, gardez.

HARVEY. Comment, Mylord, vous recevez sans compter!

HAVERELL. J'ai confiance en vous.

HARVEY. C'est égal, je pourrais me tromper, il faut compter avec tout le monde, même avec... ses amis.

HAVERELL, *avec impatience.* Donnez donc, je les vérifierai plus tard. Avez-vous pris ce qui vous revient?

HARVEY. Pas un schelling de plus ni de moins.

HAVERELL. Et vous repartez à l'instant?

HARVEY. Non, Mylord. Il y a une fête ici.

HAVERELL. C'est celle de ma fille.

HARVEY. Je le sais, Mylord; vous ne m'y avez pas invité, mais j'y reste; nous avons à parler longuement ensemble, et demain ..

HAVERELL. Demain, je retourne à Londres où les élections m'appellent.

HARVEY. Et bien, demain, je serai à Londres en même temps que vous.

HAVERELL. Qu'est-ce à dire!

HARVEY. Que je ne retournerai point à la ferme, que je m'ennuie de servir les autres, et que je veux devenir mon maître... Mylord voudra bien pourvoir à mon remplacement.

HAVERELL. Quels sont vos motifs?

HARVEY. J'ai des idées d'indépendance!.. de liberté!.. que voulez-vous!.. c'est la folie du siècle; elle gagne tout le monde, et je m'en ressens.

HAVERELL. Seriez-vous, par hasard, mécontent de nos relations ensemble?

HARVEY. Oh! nullement!... je veux même les rendre plus intimes.

HAVERELL. Je ne vous comprends pas, Harvey, expliquez-vous.

HARVEY. Plus tard, Mylord, demain.

HAVERELL. Pourquoi pas tout de suite?

HARVEY. Ce n'est pas le moment... On vous attend... voyez. (*Clarisse entre en scène suivie de Richard et des amis de lord Haverell. Les paysans les saluent. Musique en sourdine.*) D'ailleurs, je veux être seul avec vous.

HAVERELL. Seul?

HARVEY, *appuyant.* Seul.

HAVERELL. A demain donc,.. à Londres.

HARVEY. A demain, Mylord.

HAVERELL. Que peut-il avoir à me dire, et que signifie tout ce mystère?

SCENE IX.

LES MÊMES, CLARISSE, RICHARD, INVITÉS, BETTY.

Lord Haverell va s'asseoir avec sa fille sous le bosquet. Richard est auprès d'eux. Harvey est appuyé contre le mur du château. Les paysans tirent quelques coups de feu.

LES PAYSANS. Vive miss Clarisse!

BETTY. Et ce Dikson qui ne revient pas.

UNE PAYSANNE. Qui peut le retenir?

BETTY. Je l'ignore. Il sait cependant bien que nous avons besoin de lui pour nous faire danser.

LA PAYSANNE. Comme c'est désagréable!

BETTY. Je cours le chercher.

Elle sort par le fond.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, *moins* BETTY.

CLARISSE, *apercevant Harvey, et allant à lui.* Bonjour, Harvey; pardon, je ne vous avais pas aperçu.

HARVEY. Vous êtes trop bonne, Miss, de faire attention à moi; je n'en vaux pas la peine, et je vais vous débarrasser de ma personne,

CLARISSE. Eh bien! est-ce que je vous fais peur?

HARVEY. Peur!.. vous... oh! jamais!..

CLARISSE. Restez donc.

HARVEY, *regardant Haverell.* Ma présence pourrait ici ne pas plaire à tout le monde.

CLARISSE. Quelle idée!.. Allons, approchez-vous; ne restez pas ainsi seul à l'écart. (*Elle le prend par la main.*) Venez, venez.

HARVEY. C'est pour vous obéir... Bonne et jolie comme vous l'êtes, que n'obtiendriez-vous pas?

CLARISSE. Des complimens... Je vois, Harvey, que vous n'êtes pas incorrigible.

HAVERELL, *aux paysans.* Allons, allons, que les danses commencent!

CLARISSE. Je veux en donner moi-même le signal.

RICHARD. Daignerez-vous accepter ma main?

CLARISSE. Avec plaisir.

HARVEY, *à part.* L'aimerait-elle?

RICHARD. Eh bien! qu'attendons-nous?

LA PAYSANNE. Les musiciens que Dickson devait amener... et personne! Mon Dieu! Miss, si vous vouliez... vous êtes si obligeante!

CLARISSE. Parlez, que puis-je faire?

LA PAYSANNE. Vous savez de si jolies ballades!..

CLARISSE. Oh! s'il ne faut que cela pour vous mettre en train, je ne demande pas mieux.

LA PAYSANNE. Vite, vite... en place, et du silence.

CLARISSE.

Pour la danse vive et légère,
Filles, appelez votre amant;
Vous, Messieurs, quittez votre verre,
Car votre belle vous attend.
Ah! quand le plaisir nous invite,
Bien fou vraiment qui le laisse échapper.
Jeunesse, hélas! passe si vite!
Le temps perdu ne peut se rattraper.

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Pour la danse vive et légère, etc.

CLARISSE.

Tra la, tra la la!
Filles, appelez votre amant.
Tra la, tra la la!
Oui, votre belle vous attend.

LA PAYSANNE. Voilà les musiciens!

Tous les paysans se placent. — Ballet. — A la fin on entend des cris dans la coulisse.

BETTY, *dans la coulisse.* Au secours! au secours!

HAVERELL. Quels sont ces cris?

SCENE XI.

LES MÊMES, BETTY, *accourant.*

BETTY. Mylord, et vous, Miss, venez, venez, je vous en supplie, me prêter votre appui.

HAVERELL. Quel malheur vous menace?

BETTY. Dickson, mon pauvre mari!..

HAVERELL. Eh bien! que lui est-il arrivé?

BETTY. Des gardes viennent de l'arrêter.

HAVERELL. L'arrêter, et pourquoi?

BETTY. Je jure Dieu, Mylord, qu'il est innocent.

HAVERELL. Je le crois, mais calmez-vous.

CLARISSE. Allez, mon père, allez.

HAVERELL. Richard, venez avec moi.

RICHARD. C'est inutile, les voici.

SCENE XII.

LES MÊMES, DICKSON, UN ALDERMAN, SOLDATS.

DICKSON, *se débattant.* Mais je vous dis, je vous proteste que je n'en savais rien... C'est une indignité d'arrêter ainsi des pauvres gens pour des crimes qu'ils n'ont pas commis!

BETTY. C'est une atrocité!

L'ALDERMAN. Vous ferez valoir vos raisons plus tard.

RICHARD, *allant au-devant de lui.* Un moment, Monsieur, je vous prie.

HAVERELL. Le motif de cette arrestation? Qu'a fait cette homme? de quoi l'accusez-vous, enfin?

L'ALDERMAN, *montrant un papier.* D'avoir voulu passer la fausse bank-note que voici.

RICHARD. Encore!..

HAVERELL, *à part.* Dieux!

HARVEY, *bas à Haverell.* Prends donc garde, tu pâlis.

Ils échangent entr'eux un coup-d'œil rapide.

DICKSON. Oh! Mylord, je vous assure

que je n'en savais rien ; vous me connaissez, je suis un honnête homme.

RICHARD. Mais ce billet, comment se trouve-t-il entre vos mains ?

DICKSON. Je l'avais reçu en paiement au dernier marché, et si j'avais pu soupçonner qu'il était faux, je l'aurais porté à monsieur l'Alderman plutôt que de vouloir le passer. Moi! passer de faux billets!.. moi! faire un métier comme celui-là!.. Ah! Mylord, dites-leur donc que je ne suis pas capable d'une pareille infamie!

HAVERELL. Monsieur, je me porte caution de ce brave paysan, sa probité m'est connue.

DICKSON. Vous l'entendez.

HAVERELL. Et j'espère que, sur ma parole, vous n'hésiterez pas à lui rendre la liberté.

BETTY. Ah! Mylord, que de reconnaissance!

HAVERELL. Voici la valeur en or de la bank-note, veuillez me la remettre.

L'ALDERMAN. Je suis désolé de vous refuser, Mylord, mais cela m'est aussi impossible que de relâcher cet homme; en le faisant, je manquerais à mon devoir. Sir Richard vous dira que la justice doit avoir son cours. (*Aux soldats.*) Allons, Messieurs, partons.

HAVERELL. Eh quoi, sir Richard!

RICHARD. Ici je ne puis rien; nous verrons demain à Londres.

HARVEY, *à Haverell*. A demain, aussi, Mylord, à Londres.

L'Alderman fait signe aux soldats de partir; Betty se jette aux genoux de Richard et de Clarisse. Dickson fait un mouvement pour se sauver, mais il est retenu par les soldats. Haverell et Harvey semblent réfléchir; les paysans sont consternés. — Tableau.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Un salon de l'hôtel de lord Haverell, à Londres. Ameublement riche; entrée principale dans le fond; portes latérales.

SCENE Ire.

WILLIAMS, PEARCE, UN AUTRE DOMESTIQUE.

WILLIAMS. Tout est-il préparé comme Mylord l'a recommandé? Avez-vous eu soin de faire porter à leurs adresses les lettres que je vous ai remises.

PEARCE. John est en course depuis deux heures; il ne peut tarder à rentrer. Quant au salon, tout est disposé pour recevoir la compagnie qu'attend Mylord... A propos de Mylord, avez-vous remarqué comme il est agité ce matin?

WILLIAMS. On le serait à moins, un jour comme celui-ci, au moment de la signature du contrat de mariage de sa fille. Et puis l'arrestation de ce paysan qui l'a fait revenir précipitamment à la ville!.. Ce pauvre Dickson!.. Savez-vous que son affaire n'est pas bonne au moins. Mais voici Mylord.

SCENE II.

LES MÊMES, HAVERELL.

HAVERELL. Qu'on me laisse seul. (*Les domestiques sortent.*) Ah! Williams, dès qu'Harvey arrivera vous le laisserez entrer.

WILLIAMS. Oui, Mylord. (*A part et en sortant.*) Pearce a raison, Mylord n'est pas tranquille.

Il sort.

SCENE III.

L. HAVERELL, *seul.*

En vain je cherche à m'étourdir!.. je ne sais quels funestes pressentimens m'assiégent. Depuis cet événement d'hier je tremble malgré moi comme à l'approche d'un grand malheur. Qu'ai-je à craindre cependant?.. Qu'y a-t-il de commun entre Dickson et moi? Et qui oserait me soupçonner?.. Si pourtant la fortune allait se lasser de m'être favorable... Si un accident imprévu!.. Ah! cette idée me fait frémir!.. Perdre en un jour le fruit de tant de veilles et de soins!.. Et ma fille!.. ma Clarisse que deviendrait-elle si jamais le secret de ma fortune était découvert!.. Le désespoir, la honte... voilà donc quel serait son partage? Pour prix de son amour, je lui léguerais l'ignominie... La mort peut-être!.. la mort, comme à sa mère... Oh! mon Dieu! Dieu vengeur! à moi anathême, remords, malédiction!.. mais grâce, pitié pour ma Clarisse!.. Mais calmons nous. Ma tendresse s'alarme à tort... Cet hy-

men qui fait mon orgueil et ma joie... Il va se conclure...dans un instant je vais en présence de tous mes amis nommer sir Richard mon gendre. Il a voulu que cette union ne souffrit pas d'autre retard; il ne sait pas que je la désirais encore plus vivement que lui. (*Il regarde à la pendule.*) Une heure... Harvey tarde bien à venir!.. Mais que peut-il me vouloir?.. Il a, dit-il, des idées d'indépendance, voudrait-il quitter l'Angleterre?.. Oh! si cela était, j'achèterais son exil au prix de l'or!.. je n'aurais plus auprès de moi cet homme qui me poursuit sans cesse comme un remords!

SCÈNE IV.

L. HAVERELL, HARVEY.

HARVEY, *paraissant à la porte du fond.* Tu es seul?

HAVERELL. Je t'attendais.

HARVEY. C'est bien!.. Donne des ordres pour qu'on ne puisse nous interrompre.

HAVERELL, *sonne, Williams paraît.* Je n'y suis pour personne, vous m'entendez.

WILLIAMS. Oui, Mylord

Il sort et referme la porte.

HARVEY, *se jetant dans un fauteuil.* Ah! maintenant plus de gêne, de contrainte, parlons à cœur ouvert comme deux vieux amis.

HAVERELL. Eh bien! Harvey, voyons que me veux-tu?

HARVEY. Oh! un moment!.. un moment!.. laisse-moi respirer; car j'ai à te parler longuement... Aussi fer●-tu bien de te mettre là à côté de moi dans un fauteuil.

HAVERELL. C'est inutile.

HARVEY. A ton aise, ch[illegible]un est libre. Cependant tu aurais été plus à même d'entendre la proposition que je viens te faire... et puis cela m'aurait évité de parler haut ce qui est toujours inutile. Mais tu aimes mieux rester debout, ainsi soit!

HAVERELL. Allons au fait

Il se promène de long en large pendant qu'Harvey lui parle.

HARVEY. Écoute Haverell, il y a vingt ans que j'eus le honheur de faire connaissance avec toi, alors que, jeune, riche et avide de plaisirs tu dissipais ta fortune en folles orgies!.. Le jeu, l'amour, la table étaient nos seules occupations. Je me rappelle encore avec délices nos joyeux soupers à la taverne du Léopard; le vin de France pétillant dans nos verres; à nos côtés, des femmes dont les regards inspiraient amour et volupté!.. Oh! le bon tems et la belle vie que nous menions! n'est-ce pas!

HAVERELL. A quoi bon revenir sur le passé?

HARVEY. Nous avions les mêmes goûts, le même besoin de dissipation, avec cette seule différence que ton nom était noble et le mien roturier, que tu avais de l'or, et que je n'avais pour toute fortune que celle des autres.

HAVERELL. Tu n'as pas eu à te plaindre de moi?

HARVEY. Non certes, car le jeune lord choisit l'homme du peuple pour son compagnon de débauches, il daigna s'abaisser jusqu'à lui... (*Mouvement d'Haverell.*) Ou si tu l'aimes mieux, tu voulus bien m'élever jusqu'à toi!.. Tu étais prodigue, semant l'or à pleines mains sur ta route... je ne t'en fais pas un reproche... mais par malheur, les guinées s'écoulèrent et avec elles amis, maîtresses et folles orgies.

HAVERELL. Oui, je n'eus bientôt plus en perspective que l'affreuse misère.

HARVEY. Moi seul, je ne t'abandonnai pas; moi seul, je te prouvai que j'aimais mes amis pour eux-mêmes. Après mille tentatives infructueuses pour ressaisir la fortune, j'eus enfin l'heureuse idée de mettre à profit ton talent d'imitation.

HAVERELL, *se rapprochant subitement d'Harvey.* Tais-toi, tais-toi.

HARVEY, *plus bas et en se levant.* Si nous réussissions ce moyen devait nous enrichir; c'était jouer notre honneur, qui était peu de chose, et notre vie, ce qui valait un peu mieux. C'était un coup de dés.

HAVERELL. Il est vrai; ce fut toi qui conçus ce projet.

HARVEY. Le succès demandait de l'adresse et de l'audace. A nous deux nous avions l'un et l'autre; nous nous partageâmes les rôles. Pour plus de sûreté tu continuas à paraître un Lord opulent et moi, obscur fermier, j'émettais à mes risques et périls, les produits de ton adresse. Jusqu'à ce jour tout a réussi au gré de nos désirs... je me flatte que tu ne te repens pas d'avoir suivi mes conseils?

HAVERELL. Non; mais aujourd'hui la justice est sur les traces, on peut nous découvrir... il faut nous séparer.

HARVEY. Nous séparer!.. non pas, s'il vous plait. Ce n'est pas là ce que je veux.

HAVERELL. Explique-toi.

HARVEY. Je suis las de la vie que je mène et je veux en changer... depuis quinze ans, seul j'ai supporté toutes les privations et en bonne conscience ne me dois-tu pas quelque dédommagement?

HAVERELL. Que veux-tu, de l'or?

HARVEY. J'en ai plus qu'il ne m'en faut et sans ta permission.

HAVERELL. Eh bien! voyons... parle, ce qui te manque puis-je te le donner?

HARVEY. Oui.

HAVERELL. Qu'est-ce donc?

HARVEY. Ta fille!

HAVERELL. Clarisse!

HARVEY. Elle-même!

HAVERELL, *comme anéanti.* Oh! misérable!

HARVEY, *avec ironie.* Ne nous fâchons pas, mylord, je te pardonne ce premier mouvement. Mais suis-je donc un parti si désavantageux.

HAVERELL, *s'échauffant peu à peu.* Quelle audace!.. mais tu n'y penses pas!

HARVEY. Au contraire... il y a longtemps que j'y songe... car il y a longtemps que je l'aime, ta fille.

HAVERELL. Unir ma Clarisse, un ange! à un homme comme toi!

HARVEY. Les extrêmes se touchent, dit un proverbe, et l'amour naît des contrastes. (*Il lui présente la main.*) allons sans rancune... c'est une affaire convenue, n'est-ce pas?

HAVERELL. Jamais la fille de lord Haverell ne deviendra la femme d'un Harvey.

HARVEY. Je l'ai cependant mis dans ma tête et cela sera.

HAVERELL, *furieux.* Jamais! non, jamais.

HARVEY, *avec calme.* Tu sais cependant que je ne suis pas d'un caractère à renoncer en si peu d'instans à ce que je veux depuis des années.

HAVERELL. Je ne vous répondrai plus.

HARVEY. Comme tu voudras, Haverell, mais penses-y bien. Songe quelles pourraient être les suites d'un refus; songe que ton sort dépend de moi; fortune, bonneur, considération, tu as tout usurpé. D'un mot je puis tout détruire. Ta vie même est dans mes mains.

HAVERELL. Tes menaces ne m'intimideront pas, et dussé-je tout sacrifier, dussé-je devenir ta victime... jamais je ne consentirai à ce que tu me proposes.

HARVEY. Tu te perds Haverell! Écoute! J'ai pitié de toi. (*Mouvement d'indignation de la part d'Haverell.*) Je veux bien te laisser encore le temps de la réflexion... regarde cette pendule, dans une heure je viendrai chercher ta réponse.

Il sort.

SCENE V.

L. HAVERELL, *seul.*

Oh! je te comprends, Harvey! si je ne me rends pas à tes désirs, tu es homme, je le sais, à aller me dénoncer... mais je saurai prévenir ta vengeance et dès ce soir je ne te craindrai plus... Le moment est venu de renoncer à cette criminelle industrie... d'en anéantir toutes les traces, il le faut, et je le ferai aujourd'hui même.

SCENE VI.

CLARISSE, L. HAVERELL.

CLARISSE, *entrant précipitamment* Ah! mon père, si vous saviez quel bonheur!.. il est sauvé!

HAVERELL. De qui parles-tu?

CLARISSE. De Dickson; il vient d'être rendu à la liberté.

HAVERELL. Il se pourrait!.. mais comment!

CLARISSE. C'est à sir Richard que nous le devons.. lui-même vous donnera d'autres détails... mais j'entends la voix de Dickson... oh! c'est bien lui!.. que je suis contente!

DICKSON, *en dehors.* Je vous dis qu'il y est pour nous

SCENE VII.

LES MÊMES DICKSON, BETTY.

Dickson entre en se débattant avec Williams

DICKSON. Il faudrait bien voir qu'on voulût m'empêcher d'entrer ici, de venir remercier mon bienfaiteur (*se jetant aux genoux de L. Haverell.*) Ah! Mylord, sans vous, sans votre recommanda-tion auprès de sir Richard j'étais un homme perdu.

BETTY. Aussi, nous vous sommes dévoués à tout jamais.

DICKSON. Je suis prêt à tout pour votre service, excepté de retourneren prison.

HAVERELL. Expliquez-moi donc comment sir Richard a découvert...

DICKSON. Pour cela je n'en sais rien; dam! quand on sort d'un cachot et qu'on n'est pas accoutumé à ces endroits-là, on a les idées un peu troublées; mais ce qu'il y a de certain, c'est que leparticulier qui m'avait donné en payement cette malheureuse bank-note m'a bien reconnu, il s'est rappelé toutes les circonstances, l'endroit, l'heure où il me l'avait remis, et, qui plus, est il m'en a remboursé la valeur en bonnes pièces d'or. Ce n'est pas du reste à quoi je tenais le plus pour le moment, car pour être libre j'en aurais donné quatre-fois davantage.

HAVERELL. Et cet homme s'est donc reconnu coupable, il a donc tout avoué?

DICKSON. Coupable!.. il ne l'était pas plus que vous et moi!... C'était un brave marchand qui avait lui-même reçu dans la

journée une douzaine de ces faux billets... les coquins en sèment partout... Ah! bien oui!.. coupable! il suffit de le voir un seul instant pour reconnaître qu'il est incapable d'une scélératesse comme celle-là! ah! soyez tranquille, je n'y serais pas repris!.. un faussaire!.. il me semble que maintenant je le sentirai d'une lieue loin... Ça doit avoir une mine, rien que d'y penser j'en frémis!.. concevez-vous Mylord, qu'il puisse exister des êtres assez infâmes!..

HAVERELL, *à part.* Que je souffre!

DICKSON. Mais on les trouvera, sir Richard me l'a bien promis, et il faut espérer qu'ils subiront le supplice qu'ils méritent.

HAVERELL, *avec impatience.* Assez, assez!

BETTY, *bas à Dickson.* Tu as été trop loin, tu l'as fâché.

DICKSON, *à Betty.* Dam! que veux-tu, on n'est pas maître de soi! *(Haut.)* Mylord, nous allons vous quitter, nous allons retourner chez nous, rassurer nos parens, nos amis qui doivent être bien inquiets.

CLARISSE. Oh! oui!.. votre arrestation a suspendu hier toute la fête. Chacun était dans les larmes. Allez les consoler. Dites-leur surtout la part que nous avons prise à vos peines...

HAVERELL. Dites-leur qu'au premier jour je leur conduirai ma fille et mon gendre.

BETTY. Miss Clarisse se marie?

CLARISSE. J'épouse votre protecteur... sir Richard.

DICKSON. Ah? tant mieux. Tenez, miss, vous ne pouvez deviner toute la joie que ça me fait éprouver.

CLARISSE. Mes bons amis!

HAVERELL, *à part.* Et moi qui cherchais depuis hier par qui je pourrais remplacer Harvey! *(Haut.)* Dickson, j'ai une proposition à vous faire.

DICKSON. Parlez, Mylord, pourrais-je rien vous refuser!

HAVERELL. Harvey me quitte.

CLARISSE. Comment!

HAVERELL. C'est une affaire convenue entre lui et moi depuis une heure.

DICKSON. Eh bien! franchement, Mylord, je vous dirai que je n'en suis pas fâché. Je ne crois pas que personne le regrette dans le pays.

HAVERELL. Voulez-vous le remplacer à la ferme.

DICKSON. Si je le veux, Mylord, pouvez-vous me le demander? Qu'en dis-tu Betty?

BETTY. Certainement que nous le voulons. Qui ne se trouverait heureux de servir un aussi bon maître.

HAVERELL. Je n'y mets qu'une condition. Harvey est parti de la ferme pour n'y plus rentrer. Il faut vous y rendre immédiatement. J'irai moi-même y coucher ce soir pour vous installer.

DICKSON. Nous partons à l'instant.

HAVERELL. Clarisse vous remettra les clefs du vieux château, c'est là que je loge habituellement.

BETTY. Oh! je connais bien le vieux château dans le fond du parc. Les gens du pays disent qu'il y vient de temps à autre des lutins. On a fait je ne sais combien d'histoires et de ballades là-dessus... Et c'est là, Mylord, que vous voulez loger?

HAVERELL. C'est mon habitude, et d'ailleurs c'est le moyen de ne déranger personne... Vous aurez soin de me préparer du feu dans la grande pièce au bas de l'escalier... Allez, et je vous rejoindrai dans quelques heures.

DICKSON. Nous ne perdons pas une minute.

CLARISSE. Mais, mon père, ce voyage ne saurait-il se remettre?

HAVERELL. Ma fille, il est indispensable.

Clarisse sort avec Dickson et Betty.

SCENE VIII.

HAVERELL, *seul.*

Oui, je partirai ce soir, il le faut pour ma tranquillité, pour le bonheur de ma fille, et cette nuit tout sera fini... Mais Dickson et sa femme ne concevront aucun soupçon... Ils ne savent pas que dans ces ruines abandonnées où nul autre que moi peut-être ne voudrait séjourner quelques heures, se trouvent des trésors qui enrichiraient vingt familles. Si pourtant ils allaient épier mes démarches... si une fatale curiosité les entraînait sur mes pas?.. pendant qu'il en est temps encore, empêchons-les de se rendre à la ferme... mais, moi-même, ce départ précipité au moment où je conclus l'hyman de ma fille, que va-t-en en penser?.. Qu'en dira sir Richard?.. Qu'en diront nos amis? *(Après un moment de réflexion.)* Non; j'y pense... J'aurais tort de retenir Dickson... qu'il parte, c'est le moyen de justifier mon absence, c'est le seul prétexte qui me soit offert, il faut en profiter.

WILLIAMS, *annonçant.* Sir Richard.

Il sort.

SCÈNE IX.

L. HAVERELL, RICHARD.

RICHARD. Je me suis bien fait attendre, Mylord, mais vous connaissez les devoirs de ma charge et jamais ils ne m'ont été plus doux à remplir qu'aujourd'hui.

HAVERELL. Je le sais, Richard, et nous avons ma fille et moi de vifs remercîmens à vous faire... l'intérêt que vous avez pris à Dickson...

RICHARD. Est celui que je dois à tout innocent que l'on accuse, Mylord. Les fonctions d'un magistrat sont parfois bien pénibles, la sentence que comme juge, comme organe de la loi, il prononce contre un coupable déchire souvent son cœur, lorsqu'elle ne révolte pas son humanité... jugez de son bonheur, quand il peut concilier avec les mouvemens de son âme, les intérêts de la justice et de la société.

HAVERELL. De tels sentimens, Richard, ajouteraient, s'il était possible, à l'estime que vous m'avez depuis long-temps inspirée... mais par quel moyen avez-vous pu disculper ce pauvre Dickson?

RICHARD. Je vous ai fait part hier, Mylord, de la déposition que j'avais reçue. Ce négociant qui, au dernier marché de Birmingham, a touché en payement tant de faux billets, est revenu ce matin. En rassemblant ses souvenirs, il a reconnu qu'un de ces mêmes billets avait été remis par lui à un paysan des environs. Frappé subitement de la pensée que ce pouvait être Dickson, je l'ai confronté avec lui et il l'a reconnu de manière à ne me laisser aucun doute; mais je dois vous le dire, la déposition de ce négociant, en même temps qu'elle a justifié Dickson a augmenté les charges qui pesaient déjà sur Harvey.

HAVERELL. Serait-il possible!

RICHARD. De graves soupçons s'élèvent maintenant contre cet homme et le mystère dont il environne son existence, les bruits qui circulent sur sa jeunesse, passée dans le jeu et dans la débauche, sur ses anciennes liaisons avec des gens que la société réprouve, tout porte à croire que la rumeur publique ne l'accuse pas à tort. Je vous engage à vous défier de cet homme.

HAVERELL, *avec embarras.* Je suis allé au-devant de votre pensée... depuis ce matin, il n'est plus à mon service.

RICHARD. Ah! je vous en félicite.

HAVERELL. Mais laissons cela, car je devine que d'autres pensées vous occupent.

RICHARD. Vous avez raison, l'instant de mon bonheur approche et vous me voyez au comble de la joie... hier encore je n'osais espérer que sitôt...

HAVERELL. Voici ma fille!

SCÈNE X.

LES MÊMES, CLARISSE.

RICHARD, *allant au-devant d'elle et lui prenant la main pour l'amener en scène.* Ah! venez, Clarisse, venez vous joindre à moi pour remercier votre père qui a daigné hâter notre union... ah! maintenant devant lui, je peux sans crainte vous parler de mon amour... vous interroger sur le vôtre.

CLARISSE. Maintenant devant mon père, je ne crains pas de l'avouer, oui, Richard, je serai heureuse et fière d'être votre épouse, et cet amour que vous avez pour moi, depuis long-temps, je le partage.

RICHARD. Oh! bonheur!

HAVERELL, *au milieu d'eux.* Ma fille!.. mes enfans... sur mon cœur!..

Il les presse dans ses bras.

WILLIAMS, *annonçant.* Plusieurs personnes descendent de voiture.

HAVERELL. Faites entrer.

SCENE IX.

LES MÊMES, INVITÉS, *puis* LE NOTAIRE, *puis* HARVEY.

Plusieurs personnes entrent. Les domestiques donnent des siéges. Lord Haverell salue tout le monde avec sa fille. Harvey paraît au fond, il reste derrière et écoute.

HAVERELL. Ce jour, Mylords, comptera parmi les plus beaux de ma vie, car aujourd'hui j'assure l'avenir et le bonheur de ma fille. Voici mon gendre, sir Richard Nelson que je vous présente.

HARVEY, *à part.* Qu'entends-je?

HAVERELL. Et j'espère que vous voudrez bien signer le contrat qui va l'unir à ma Clarisse.

HARVEY. Ah! malédiction!

HAVERELL, *au notaire.* Eh bien? cet acte?..

LE NOTAIRE. Le voici, Mylord.

Il le met sur la table.

HAVERELL, *présentant la plume à sa fille.* Clarisse, à toi à signer la première.

Clarisse signe, puis Richard, Haverell, et les personnes présentes.

HARVEY, *à part.* Mariée... à sir Richard!.. il me l'avait caché.

HAVERELL, *à part.* Tout est fini, je respire!

HARVEY, *bas à Haverell.* Haverell, c'est donc là la réponse que tu me préparais?

HAVERELL, *de même.* Ce mariage était convenu depuis long-temps, pouvais-je le rompre?

HARVEY. Moi, je l'empêcherai de s'accomplir.

HAVERELL. Tu oserais?

HARVEY. Tout pour me venger de toi.

HAVERELL. Harvey du calme!.. Demain, ici à dix heures, je t'attendrai. (*A part.*) Demain, je le braverai sans crainte. (*Haut*) Mais ici devant tout ce monde, pas un mot... éloigne-toi... Harvey, à demain!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, WILLIAMS, BOURGEOIS.

WILLIAMS. Mylord, plusieurs électeurs demandent à vous parler.

Plusieurs bourgeois entrent.

PREMIER BOURGEOIS. Mylord, vous connaissez le résultat de l'élection préparatoire de ce matin. La vieille aristocratie a eu jusqu'ici le dessus. Les Straford, les Blumenthal ont à force d'or fait triompher leurs créatures. Il ne nous reste plus qu'un candidat à présenter, et dans trois jours une nouvelle réunion a lieu. On veut un homme riche, titré; et cependant le peuple a besoin d'un député qui lui soit dévoué, qui défende ses droits et son argent. Malgré votre naissance, votre rang, nous connaissons votre indépendance, la fermeté de votre caractère, votre bienfaisance pour les malheureux. Nous venons au nom des électeurs réunis à la taverne d'Écosse vous offrir leurs voix.

HAVERELL. Messieurs un tel honneur!

LE BOURGEOIS. Est le plus grand que nous puissions conférer à un citoyen. Est-il un plus beau titre que celui de mandataire du peuple, une mission plus noble que celle de protéger et défendre ses droits!

RICHARD. Acceptez, Mylord, acceptez.

LE BOURGEOIS. Oh! nous connaissons sir Richard; lui aussi est l'ami du peuple.

HAVERELL. Eh bien! Messieurs, cette mission que vous venez m'offrir je serai fier de la devoir à vos suffrages. Dites aux électeurs que j'accepte, que je souscris d'avance à tous les engagemens qu'on exigera de moi.

HARVEY, *à part*. Ignominie! Haverell membre du Parlement!.. Cela ne sera pas.

LE BOURGEOIS. Mylord, nous pouvons compter sur vous?

HAVERELL. A la vie et à la mort!

LE BOURGEOIS. Le rendez-vous est fixé, demain soir à la taverne.

HAVERELL. J'y serai.

Les bourgeois sortent, Williams rentre.

WILLIAMS. Mylord est servi!..

HAVERELL, *prenant la main de Clarisse*. Viens, ma fille.

Il sort avec elle, tout le monde le suit, Richard, au moment de sortir, est retenu par Harvey.

HARVEY, *à part*. Perdre le père par le fils, et me venger de tous les deux à la fois. Ah! quelle idée!.. (*A Richard.*) Pardon, Monsieur, deux mots, je vous prie.

SCENE XIII.

RICHARD, HARVEY.

RICHARD. Que voulez-vous?

HARVEY. Oh! soyez tranquille, je ne vous retiendrai pas long-temps; dites-moi, que fait-on au complice d'un criminel, lorsqu'il dénonce le véritable coupable?

RICHARD. Mais pourquoi une semblable question... dans ce moment?

HARVEY. Veuillez y répondre.

RICHARD. On diminue la peine, on lui fait grâce quelquefois.

HARVEY. Eh bien! sir Richard, il en est un que je veux vous livrer.

RICHARD. Un coupable! Mais quel est-il?

HARVEY. Un faussaire.

RICHARD. Un faussaire! Son nom?

HARVEY. Vous le saurez plus tard; si je vous le disais maintenant, vous ne me croiriez pas.

RICHARD. Mais il faut des preuves.

HARVEY. Vous en aurez.

RICHARD. Eh bien! dans deux heures, chez moi, j'y serai pour vous entendre.

HARVEY. Dans deux heures! Soit... et ce soir je serai vengé!

Tous deux se séparent.

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une salle basse dans l'intérieur d'un vieil édifice. Au fond un œil-de-bœuf, et au-dessous une chaîne qui retient une galerie en dehors. A droite, une grande porte en fer conduisant à un escalier. A gauche, une autre porte plus petite servant de communication avec une chambre voisine. Dans l'intérieur de cette salle un poêle en fonte garni de larges tuyaux.

SCENE Ire.

DICKSON, *puis* BETTY.

Le premier entre avec une lanterne à la main.

DICKSON, *à Betty qui le suit*. Par ici, femme, par ici, nous y voilà.

BETTY. J'ai failli dix fois me briser les os dans cet escalier.

DICKSON. Heureusement que le vent qui souffle par les meurtrières a ménagé ma lanterne. Dieu me damne, si nous eussions pu jamais retrouver notre chemin... sais-

tu que voilà une singulière habitation!.. en voyant ces grilles de fer, on dirait l'intérieur d'une forteresse, ou l'une des tours du monastère de Widfire... et cette salle basse comme elle est triste!

BETTY. Et dire que lord Haverell préfère ces vieilles ruines noircies au joli pavillon qu'il a fait construire auprès de la ferme.

DICKSON. Par saint Jacques de Cantorbery, mon patron, jamais les rayons du soleil n'ont pénétré dans cette chambre; elle est presque aussi lugubre que le cachot où ils m'avaient mis hier, et ce n'est pas pour dire, il n'était pas gai. Je n'y ai passé qu'une nuit, mais je m'en souviendrai toute ma vie.

BETTY. Vois donc cette porte en fer (*elle montre la porte au bas de l'escalier*) avec ces deux énormes verroux!.. quand on est enfermé ici on ne doit pas craindre les voleurs.

DICKSON. Je gage qu'un homme seul y soutiendrait un siege contre vingt des plus vigoureux coquins du canton.

BETTY. A moins que l'on n'entre par cet œil-de-bœuf, en escaladant la galerie qui donne sur la fondrière.

DICKSON. Et cette chaîne que tu vois là!.. crois-tu qu'elle y soit pour rien! sois tranquille, que jamais pelerin se montre là haut!..

BETTY. Quelle invention! tiens Dickson, cet édifice a du servir de repaire à quelque faux-monnoyeur.

DICKSON. Chut!.. après le malheur qui m'est arrivé, ne parle jamais de ces gens-là devant moi; je crois que si jamais je devais en voir un en face je mourrais de frayeur; mais l'heure s'avance... il fait nuit close et Lord Haverell devrait être arrivé; n'oublions pas qu'il nous a recommandé de lui faire du feu.

BETTY. Du feu, par cette saison!

DICKSON. Ah! dam, vois-tu, ce logement est probablement humide et puis je ne connais qu'une chose quand on est au service des autres: obéir et se taire. Voilà ma devise à moi.

Il allume le poële.

BETTY. Et ta devise est sage... mais, à propos, miss Clarisse accompagne-t-elle son père?

DICKSON. Je ne le pense pas!.. elle doit avoir de l'occupation, les apprêts de son mariage... hein?.. qu'est-ce que j'entends? je ne me trompe pas... c'est la voix de lord Haverell.

HAVERELL, *dans la coulisse*. Dickson!..

SCENE II.

LES MÊMES, L. HAVERELL.

HAVERELL, *entrant précipitamment*. Dickson!.. ah! tu es ici!

DICKSON. Oui, Mylord, j'allumais du feu dans ce poële suivant vos ordres.

HAVERELL. C'est bien! (*Il parcourt la chambre et regarde attentivement autour de lui, à part.*) Tout est bien comme je l'avais laissé!.. Je me suis repenti un instant de leur avoir confié les clefs de ce bâtiment... mais la réflexion m'a rassuré... Comment auraient-ils pu se douter!.. Clarisse!..

SCENE III.

LES MÊMES, CLARISSE, *suivie d'un domestique qui porte le manteau de lord Haverell, et un petit nécessaire de voyage. Clarisse a un manteau écossais.*

BETTY. Comment, miss, Vous Ici?.. nous ne vous attendions pas.

HAVERELL. Oui, elle a voulu venir absolument, faites je vous prie, préparer pour elle le petit pavillon de la ferme. Ayez soin qu'elle ne manque de rien. (*Avec bonté.*) Betty, je vous la recommande.

BETTY. Vous n'avez pas besoin de ça, Mylord, pour que j'y apporte tous les soins possibles.

Elle sort suivie du domestique et de Dickson qui emporte sa lanterne après avoir allumé des bougies placées sur une table.

SCENE IV.

L. HAVERELL, CLARISSE.

CLARISSE. Mon père, êtes-vous réellement décidé à passer la nuit ici, seul?

HAVERELL. Tu sais que ce ne sera pas la première fois!

CLARISSE. Cela m'inquiète!

HAVERELL. Enfant!.. Des affaires importantes, la vérification des comptes d'Harvey, m'occuperont une partie de la nuit... Clarisse pourquoi t'inquièter?

CLARISSE. Eh bien, oui, je suis un enfant, une folle!.. mais aussi pourquoi avoir choisi ce logement isolé, auquel depuis si long-temps je vous supplie de renoncer?

HAVERELL. C'est la dernière fois que j'y viendrai, je te le promets.

CLARISSE. Si vous étiez resté à la ferme, j'aurais été près de vous, j'aurais pu vous aider, accourir au premier mot sorti de votre bouche, et demain au réveil vous embrasser, et donner ma première pensée.

HAVERELL. Ma Clarisse, tant d'amour pour ton père est ma plus douce récompense.

CLARISSE, *allant s'asseoir auprès du poële*. Eh bien, je vais vous attendre, je vous re-

garderai travailler, peut-être même pourrai-je vous être utile! mais du moins je ne serai pas séparée de vous. Dailleurs, vous le savez, depuis quelque temps vous paraissez souffrant... cette nuit encore...

HAVERELL. Eh bien?.. cette nuit?..

CLARISSE, *se levant*. Votre sommeil a été agité... ce matin ne m'avez-vous pas appelée auprès de vous à la pointe du jour?.. une sueur froide inondait votre front, un rêve terrible...

HAVERELL, *avec embarras*. Il est vrai, mais ce soir, je suis bien... très-bien... et toi, voudrais-tu qu'à ton retour à Londres, sir Richard te trouvât moins jolie? Clarisse, de la raison... retourne à la ferme, je vais t'y conduire moi-même.

CLARISSE. Oh! étourdie!.. moi qui oubliais!.. cette fois mon père, vous ne pourrez me refuser. N'avez-vous pas auprès d'ici une autre chambre?

HAVERELL. Où donc?

CLAR., *désignant la chambre, à gauche*. La!

HAVERELL. La!.. y penses-tu?.. une chambre qui n'a pas été habitée depuis près de dix années!

CLARISSE. Que m'importe, pour une nuit!

HAVERELL. Je le répète, c'est impossible, cette chambre...

CLARISSE. Fut celle de ma mère, de ma mère que vous aimiez tant et qui, comme moi, n'eut jamais voulu se séparer de vous.

HAVERELL. Clarisse!.. quel souvenir tu me rappelles!.. eh bien! apprends que ta mère aussi voulut une seule nuit coucher dans cette chambre; j'eus la faiblesse d'y consentir et trois jours après, je n'avais plus d'épouse! (*à part.*) L'infortunée avait surpris mon secret!.. elle en mourut de douleur et de honte!

CLARISSE. Ma mère morte, morte pour avoir couché dans cette chambre!.. vous m'effrayez!.. quelques dangers vous menacent donc ici?.. oh bien, je dois les partager... je ne vous quitte plus.

HAVERELL. Oh! tu ne resteras pas ici... car, vois-tu, je pousse la crainte, la superstition, jusqu'à redouter qu'il ne t'en arrivât autant.

CLARISSE. Mon père!..

HAVERELL. Je l'exige... je t'en prie.

CLARISSE. J'obéirai.

SCÈNE V.

Les Précédens, DICKSON, BETTY.

BETTY. La chambre de Miss est prête.

CLARISSE. Mon père, je me retire.

HAVERELL. Adieu, mon enfant.

CLARISSE, *tombant à genoux*. Mon père, avant de vous quitter, répétez moi qu'aucun péril ne vous menace.

HAVERELL, *la relevant et la pressant contre son cœur*. Ma fille, ma Clarisse, rassure-toi.

Il la conduit jusqu'à la porte. Clarisse sort précédée de Betty.

DICKSON. Mylord n'a besoin de rien?

HAVERELL. Non, Dickson, vous pouvez vous retirer, ayez soin de fermer bien exactement toutes les portes.

DICKSON. Vous pouvez vous en rapporter à moi, Mylord.

Il sort, Haverell ferme la porte.

SCENE VI.

L. HAVERELL, *seul*.

Voilà donc la dernière nuit que je passerai dans cette chambre! Y pénètre demain qui voudra, je n'aurai plus rien à craindre!.. les menaces d'Harvey m'ont causé un effroi!.. et cependant n'est-il pas mon complice?.. en me dénonçant ne s'accuserait-il pas lui-même, et le coup qui atteindrait ma tête ménagerait-il la sienne? N'importe! ne négligeons aucune précaution et effaçons jusqu'aux dernières traces du crime qui m'a tenu trop long-temps sous la dépendance de cet homme. Détruisons tout ce qui pourrait m'accuser et que si Harvey parle, il reste confondu. Qu'il se présente alors, qu'il me dénonce!.. ce ne sont pas des dénonciations qu'il faut aux juges, mais des preuves et je vais les anéantir! (*Il se dirige vers un angle du mur et soulève une trappe.*) Voilà donc la source de ma fortune! (*Il tire une boîte remplie de cachets, de planches et de fioles. Il les brise.*) Mettons au feu ces débris. (*Il ouvre la porte du poêle et les y jette.*) Que tout disparaisse à la fois, et les instrumens du crime, et les derniers produits du crime. (*Dans ce moment on frappe vivement à la porte, Haverell se précipite sur la trappe qu'il referme et écoute avec anxiété*) Qui peut venir à cette heure?

DICKSON, *en dehors*. Mylord!.. c'est moi, Dickson... ouvrez vite!

HAVERELL. Dickson!

Il ouvre, Dickson entre.

SCÈNE VII.

L. HAVERELL, DICKSON.

DICKSON, *d'un air effaré*. Quel événement affreux! ah! Mylord, si vous saviez!

HAVERELL. Eh bien?

DICKSON. Un détachement de soldats accompagnés d'un officier de police vient de se présenter à la ferme, Harv. est avec eux.

HAVERELL. Harvey! quoi! sitôt!

DICKSON. Ils parlent encore de fausses bank-notes et se disent chargés de faire une perquisition.

HAVERELL. Dickson, votre domicile est illégalement violé et vous ne devez pas le souffrir. Appelez à votre aide vos voisins, repoussez la force par la force, vous en avez le droit.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CLARISSE.

CLARISSE, *effrayée*. Mon père, qu'est-ce que cela signifie?

HAVERELL. Ce n'est rien... calme-toi.

DICKSON. Écoutez!

On frappe à coups redoublés.

HAVERELL, *hors de lui*. Ils frappent à la porte qui donne sur cet escalier! Pas une minute à perdre!.. Dickson, courez à leur rencontre, dites-leur que je les défie de pénétrer jusqu'à moi, à moins que je ne le veuille!

Il pousse Dickson en dehors, et jette vivement sur lui la porte dont il ferme les verroux.

CLARISSE. Mes pressentimens ne m'ont donc pas trompée!

SCENE IX.

L. HAVERELL, CLARISSE.

HAVERELL. Allons, achevons notre ouvrage! (*Il apperçoit sa fille qui, pâle et tremblante, s'appuye sur le poêle.*) Ciel!.. Clarisse!.. malheureuse, tu es restée là!.. (*Courant écouter à la porte.*) Et plus de moyen de t'éloigner!.. d'ouvrir cette porte!.. car ils sont là!.. faudra-t-il donc que devant elle!.. Ah! ma tête s'égare!..

CLARISSE. Mon père!.. Vous courez un danger!.. faites-le moi connaître, car ce danger quel qu'il soit je le partage.

HAVERELL. Je ne puis t'expliquer... entre dans cette chambre.

CLARISSE. Mais cette chambre est celle de ma mère! ne m'avez-vous pas dit toujours, qu'elle était morte pour y être entrée une seule fois?

HAVERELL. Que faire?... que faire?... mais, Clarisse, si tu restes, peut-être aussi que comme elle, tu mourras de douleur et d'effroi!

CLARISSE. Je mourrai!.. qu'est-ce donc?

On entend du bruit au dehors.

HAVERELL. Je les entends!.. Clarisse, sur les cendres de ta mère, jure-moi de ne jamais révéler ce qui va se passer devant toi.

CLARISSE. Je le jure.

HAVERELL. Maintenant, n'hésitons plus ou je suis perdu.

Il court à sa cachette, prend des paquets de billets et les jette dans le poêle.

CLARISSE. Que faites-vous?.. pourquoi brûler ces billets?

HAVERELL. Écoute, ces gens qui sont là! qui frappent à cette porte!.. ces gens ils cherchent un faussaire!.. et ces billets...

CLARISSE. Eh bien?

HAVERELL. Ils sont faux!

CLARISSE, *tombant à la renverse dans un fauteuil*. Grand dieu!.. se peut-il?

HAVERELL. Une fatale imprudence!.. une erreur bien coupable sans doute put seule me conduire là!

CLARISSE, *anéantie*. Oh! oui, une imprudence!.. J'ai besoin de le croire... Vous, si bon, si généreux, vous ne sauriez commettre une action basse et déshonorante. ah! répétez-le-moi, dites que vous n'êtes pas coupable!

Elle tombe à ses pieds.

HAVERELL, *lui fermant la bouche*. Tais-toi, les instans sont précieux. Plus tard tu sauras tout. Songe que s'il en restait un seul, ton père subirait le supplice des infâmes!

CLARISSE, *saisissant des mains de son père des billets qu'elle jette au feu*. Ah! brulez-les!.. brulez-les!..

On entend de nouveau du bruit au dehors, un coup de pistolet fait voler en éclat le vitrage de l'œil-de-bœuf, Harvey paraît au balcon.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, HARVEY *au balcon*.

HARVEY, *s'adressant aux soldats qui sont en dehors*. Le voici!.. soldats, hâtons-nous; dans quelques minutes il ne serait plus temps! Haverell, vous êtes notre prisonnier!

HAVER. *froidement*. Volontiers, mais un peu plus tard, vous attendrez, s'il vous plaît.

HARVEY. Au nom du roi et de la loi, rendez-vous et ouvrez la porte, ou à l'instant même, je fais feu sur vous.

HAVERELL. Dénonciateur et assassin!.. oh! tu aurais bien mérité ta grâce!... tire donc si tu veux!

HARVEY. Malédiction!

HAVERELL. Eh quoi! tu hésites!.. je savais bien que tu n'étais qu'un lâche!

Pendant ce dialogue, Clarisse à genoux devant le poêle est entièrement occupée à brûler les banknotes que son père lui jette. Haverell va prendre la dernière poignée et referme la trappe.

HAVERELL. Clarisse, c'est la dernière! (*Les soldats frappent à la porte.*) Mais avant de la détruire, il faut que je me venge!

Il tire la chaîne qui soutient le balcon. Le balcon s'écroule avec fracas, et Harvey tombe en poussant un cri. Haverell revient alors et jette au feu les derniers bank-nottes, sa fille et lui les regardant brûler, puis Clarisse se relève.

CLAR, *avec explosion*. Plus rien!.. maintenant, mon père, c'est moi qui vais ouvrir.

Elle va ouvrir la porte, aussitôt des soldats entrent en scène, suivis d'un officier de justice, de Betty, de Dickson et de paysans.

SCENE XI.

L. HAVERELL, CLARISSE, DICKSON, BETTY, UN ALDERMAN, UN OFFICIER, SOLDATS, PAYSANS.

HAVERELL, *affectant le plus grand calme* Messieurs, bien qu'à cette heure la loi

n'autorise pas à pénétrer dans le domicile d'un citoyen, je mets celui-ci à votre disposition. Je respecte le caractère dont vous êtes revêtu, entrez et veuillez m'expliquer le motif qui vous amène.

L'ALDERMAN. Vous êtes accusé d'avoir fabriqué de fausses bank-notes. D'après les indications qui nous ont été données, il devrait s'en trouver ici une grande quantité. Notre devoir est de faire des recherches

HAVERELL. Et je ne m'y opposerai pas!

CLARISSE. Oh! cherchez, Messieurs, cherchez... mon père ne craint rien. Tenez, dans cette chambre... oh! mon Dieu, vous pouvez chercher partout.

Elle ouvre elle-même la chambre. Pendant que l'on cherche, on entend des pas précipités dans la coulisse et Richard entre en courant.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, SIR RICHARD.

RICH. Ah, Mylord!.. et vous, Clarisse!

CLARISSE. Richard!

RICHARD. Que viens-je d'apprendre!.. c'est vous, Mylord, vous qu'on dénonce comme faussaire!

CLAR. Calomnie! Richard, calomnie!..

HAVERELL. Et qui ôse m'accuser?

RICHARD. Harvey, votre fermier... celui qu'hier vous défendiez avec de chaleur.

HAVERELL. Harvey!

RICHARD. C'est à moi que ce matin il a fait sa déposition, sans vous nommer... c'est moi qui l'ai transmise à la justice! mais vous êtes innocent, c'est une calomnie affreuse et dont vous serez vengé. Maintenant que je vous ai vu, je suis tranquille, ce calme n'est pas celui d'un coupable.

HAVERELL. Affreuse situation!

L'ALDERMAN. Rien... absolument rien. (*A l'officier qui ressort du cabinet.*) Et vous, monsieur l'officier, avez-vous découvert quelque chose?

L'OFFICIER. Rien.

L'ALDERMANN, *apercevant le porte feuille d'Haverell.* Quel est ce porte feuille?

HAVERELL. Le mien, ouvrez-le.

L'alderman l'ouvre et en tire des billets.

CLARISSE, *à son père.* Dieu! des billets!

HAVERELL. Silence!

L'ALDERMAN. Ils sont bons.

CLARISSE. Vous le voyez, Monsieur, mon père est innocent!

SCENE XIII.

LES MÊMES HARVEY, *soutenu par deux soldats, il a la tête fracassée*

HARVEY. Innocent! oh! tu te trompes, jeune fille! cherchez encore.

L'ALDERMAN. Vos indications étaient fausses, nous n'avons rien trouvé.

HARVEY. Je l'ai vu... de mes propres yeux... jeter dans ce poële des masses de bank-notes.

L'ALDERMAN. En effet, ce poële est encore brûlant. (*Il l'ouvre.*) Rien que des cendres et quelques morceaux de fer noirci.

HARVEY, *aux soldats.* Brisez ces tuyaux, la flamme aura sans doute épargné quelques débris.

Les soldats brisent les tuyaux et les frappent à terre.

HARVEY. Rien... que de la fumée et de la poussière!

CLARISSE, *à part.* Il est sauvé! (*A l'Alderman.*) Eh bien, Messieurs, êtes-vous satisfaits?.. Et toi, Harvey, toi qui fus recueilli dans cette maison, toi que mon père combla de ses bienfaits, sans doute pour de l'or tu as calomnié, vendu ton bienfaiteur... C'est affreux!

HARVEY. Oh rage!

HAVERELL. Dis-moi, Harvey, chercheras-tu encore à t'introduire par escalade chez les gens?.. Le plancher de ce balcon est un peu plus glissant que le pavé de Londres; Harvey, qu'en penses-tu?.. Mais tu meurs, et ces mots vont te poursuivre jusqu'à ton dernier soupir : Honte au calomniateur!

LES PAYSANS. Honte au calomniateur!

HARVEY, *avec rage.* Tu triomphes, lord Haverell, et moi, moi, je meurs ta victime..

LES PAYSANS. Honte au calomniateur!

HAVERELL. Laissez, mes amis, laissez-le mourir en paix.

HARVEY. Tu ajoutes encore l'insulte et le mépris. Ah! lord Haverell! (*Il saisit un morceau de tuyau de poële et va le lancer à Haverell, il tombe du tuyau deux ou trois lambeaux de bank-note.*) Mais, attendez.., ne voyez-vous pas, là, ces lambeaux?..

Il se précipite dessus. Lord Haverell a fait un mouvement pour s'en emparer; les gardes l'ont retenu.

CLARISSE. Grands Dieux.

HAVERELL. Oh! malheur!

HARVEY, *triomphant, et montrant ces lambeaux.* Quand je vous disais...

HAVERELL. Clarisse, je suis perdu!

CLAR. *tombant sur une chaise.* Mon père!

HARVEY, *à Haverell.* Eh bien, lord Haverell, ces mot: honte au calomniateur, me poursuivront-ils encore? (*Aux paysans*) Et vous, ne direz-vous pas maintenant : Mort, mort au faussaire!

LES PAYSANS. Oui... mort au faussaire!

HARVEY, *se traînant jusqu'à Haverell.* Haverell, je te l'avais bien dit, nos destinées étaient inséparables... la mort à tous deux; mais à toi l'échafaud!

Il tombe et meurt. Clarisse se jette dans les bras de son père. Consternation générale. — Tableau.

FIN.

IMP. DE CHASSAIGNON, RUE GIT-LE-CŒUR, 7.